

**Giovanni Dotoli**

Université de Bari Aldo Moro

Dipartimento di Lettere Lingue Arti

Via Garruba, 6/b

70122 Bari

Tél.0039 080 5717441

Mél. giovanni.dotoli@uniba.it

Intérêts de recherche: lexicographie monolingue et bilingue, lexicologie

---

## LE DICTIONNAIRE OU LA VIE DES MOTS

---

*Dans cet article, j'essaie d'analyser la vie entière des mots, les raisons de leur disparition ou de leur transformation en mots rares, les essais pour les faire revivre, leur mort, leurs liens avec le dictionnaire de la langue française.*

*« Comment naissent les mots », intitulé Arsène Darmesteter, en essayant de repérer les raisons de leurs changements dans le cours de leur histoire. Je prouve que le mot suit la loi de la biologie. Est-ce que la langue peut-elle devenir obsolète ? Je démontre qu'elle se transforme, comme un être vivant. Les mots rares sont comme des fossiles diamantés, dans le dictionnaire de la langue française. Les dictionnaires et les lexiques sont bourrés de ces mots-là.*

*Je me demande, quelle serait la logique de la disparition des mots ? Les racines des mots ne meurent jamais. Le cimetière des mots est toujours provisoire. L'usage les fait revivre.*

*Notre civilisation de l'incertitude va influencer le dictionnaire. Les frontières disparues, la rencontre, le multiculturalisme, lui donnent la marque de la relativité. La communauté de la langue française, par le biais du dictionnaire, se reconnaît dans la cohérence des mots.*

*De quoi meurent les mots ? Quel antibiotique les fait renaître ? Je prouve que le dictionnaire est tout, l'histoire, la mémoire, la musique, le film du savoir des mots. Et je m'écrie : ne laissons pas la langue aux censeurs.*

*MOTS-CLÉS : la naissance, transformation, la disparition et la renaissance des mots, le dictionnaire.*

---

### 1. Les mots, des êtres

*« Comment naissent les mots », intitulé Arsène Darmesteter (Darmesteter 1932, p. 29), en essayant de repérer les raisons de leurs changements dans le cours de leur histoire. Je voudrais plutôt essayer de comprendre la vie entière des mots, les raisons de leur disparition ou de leur transformation en mots rares, les essais pour les faire revivre, leur mort, leurs liens avec le dictionnaire de la langue française.*

*« Quels sont les modes logiques suivant lesquels se produisent ces changements ? » (Pivot 2011, p. 238). De nos jours, à notre époque de mondialisation et de nouvelles technologies qui avancent à la vitesse d'une fusée, les mots « ont mauvaise presse. On les veut jeunes, beaux, en bonne santé, utiles et efficaces, livrant leur sens et leurs secrets sans*

faire attendre. Bref, pour les mots, point de barguignage : il faut se dévoiler (sur-le-champ) ou bien périr (lentement) » (Busnel 2004, p. 5).

C'est que les mots sont des êtres. Ils « prennent vraiment vie. Ils ont une existence personnelle, des sentiments, des façons d'agir. Ils se présentent comme des petits êtres bien personnels » (De Romilly 2007, p. 138). C'est pourquoi, dans le livre d'Erik Orsenna, *La grammaire est une chanson douce*<sup>1</sup>, il y a des villes, des volières et des distributeurs automatiques de mots.

Ferdinand Brunetière a raison : « La langue est un théâtre dont les mots sont les acteurs » (Cf. Duchesne, Leguay 2013, p. 7). Ces acteurs jouent sur les planches de la scène, agissent, s'écrient, parlent doucement ou à haute voix, s'usent parfois, peuvent disparaître et renaître. Ils se comportent comme des êtres vivants, parce qu'ils sont bien vivants. « Les dictionnaires sont remplis de monde : les mots s'y pressent en rangs serrés, nombreux, un peu égarés ou dissimulés. Quoi de mieux qu'une foule pour se cacher ? » (Duchesne, Leguay 2013, p. 10).

Le théâtre des mots s'ouvre à chaque page du dictionnaire de la langue française. Ses mots-acteurs jouent la comédie de la vie, hier, aujourd'hui, peut-être demain. Ils dialoguent avec les individus, de tout âge, pays et couleur. Leur fonction communicative est leur vie, leur questionnement, leur ouverture sur le monde.

Le mot exprime à quelle société il appartient, quelle est sa valorisation sociale, quelles sont ses normes et ses éventuelles déviances. Il est la voix d'un peuple, orale, écrite, orale-écrite. Il lance le message du « comme » : il faut s'exprimer comme, étant le reflet des rapports sociaux. Il fait partie d'un groupe très, très vaste, le lexique, qui est « la mesure de toute chose », comme l'enseigne à tout moment Alain Rey (Cuniță 2012, p. 73).

Le mot est la petite branche ou la feuille d'un arbre. Il est bien vivant, il parle, il transmet, mais il peut sécher, tomber, être emporté par le vent. Comme le rappelle Alain Rey en citant le poète latin Horace (Rey 2008, p. 8), c'est un organisme vivant, sujet à la loi de l'usage – le vent, précisément. C'est un organisme doué de vie, qui a toutes les connotations des êtres vivants, plantes, hommes et animaux. Ses signes sont les métaphores de la vie, du temps qui s'écoule, des âges d'un être.

Le mot suit la loi de la biologie, mais en ne jamais quittant le chemin mystérieux de la poésie. Il fait rêver même quand il n'est qu'un terme, précis comme la science qu'il dénomme. Il ne meurt pas, c'est son inventeur qui passe, d'après Alain Rey.

« Les mots, étant des signes, ont une activité, mais très différente de celle des vivants. Ils sont pris en charge par des êtres humains, certes vivants, eux, mais qui laissent des traces de leurs actes de parole et surtout d'écriture bien après la mort. Ce ne sont pas les mots qui vivent et meurent, malgré l'estimable linguiste Arsène Darmesteter, auteur de la vie des mots, et malgré ses innombrables épigones, mais leurs créateurs, leurs utilisateurs, leurs collectionneurs, leurs célébrités et leur critiques : nous-mêmes qui parlons, écrivons, comprenons et lisons cette langue » (Rey 2008, p. 8-9).

C'est qu'un mot c'est nous-mêmes, notre âme, avec son histoire.

<sup>1</sup> Paris, Stock, 2001.

## 2. Mots perdus

François Busnel observe : « Soumis aux caprices de la mode et aux diktats des marchés, les mots sont menacés. De quoi ? Mais de disparition, tout simplement » (Busnel 2004, p. 5). Ce n'est pas du « catastrophisme exagéré » (Busnel 2004, p. 5). Il suffit de consulter la batterie de plus de cent *Petit Larousse illustré*, depuis 1905, et de presque cinquante *Petit Robert*, depuis 1967, pour se rendre compte qu'à chaque millésime des mots disparaissent du dictionnaire.

On justifie souvent les exclusions par l'usage, bien sûr, mais aussi par des raisons économiques. L'âge du mot, sa littérarité excessive, sa distance de la réalité qui change peuvent en être la cause. La mort des mots est « abracadabrantesque » (Busnel 2004, p. 5). Jacqueline de Romilly observe :

« L'Académie française, en préparant le Dictionnaire, accueille à chaque séance quantité de mots nouveaux ; ceux-ci sont imposés par les progrès de la recherche, de la technique et des habitudes modernes dans l'ensemble. Mais il est d'autres mots qu'elle doit abandonner. Certains disparaissent sans appel ; d'autres subsistent, mais, n'étant plus en usage, sont marqués par la sinistre mention « vieilli » ou même « très vieilli ». Cela veut dire qu'en fait on ne les emploie plus, mais qu'on les conserve au cas où le lecteur les rencontrerait dans des textes anciens » (De Romilly 2007, p. 28).

Pourquoi les mots sortent-ils ainsi de l'usage ? Dans certains cas, la chose est normale : l'objet, ou la coutume, qu'ils désignent a lui-même disparu.

Jean-Claude Raimbault répertorie les mots « disparus du XX<sup>e</sup> » siècle. Le total des disparus serait : 10170 mots (Raimbault 2006, p. 393) ! Une masse énorme de lexique, si l'on pense que c'est la moitié de la quantité de mots du premier *Dictionnaire de l'Académie française* (1694). La lettre A est celle qui en perd davantage : 1031, un dixième ; suivent les lettres P, 938, et C, 964 (Raimbault 2006, p. 393). Si l'on regarde les mouvements par catégories des mots, on constate que c'est les sciences de la vie et la technique qui perdent le plus de mots (Raimbault 2006, p. 395). Alain Rey observe : « L'oubli ». Sur cet exemple très précis [*gazogène*], Aragon a fixé un domaine de recherche sur le langage. Ce n'est plus la « mort », la simple « disparition », la sortie de fonction ou d'usages des signes, trop simplement visés. C'est, dans les têtes individuelles et dans la mémoire sociale, le progressif et inéluctable oubli, avec son rythme, ses retours, la glissade de la présence active à l'amnésie, de la conscience à l'inconscient et de l'inconscient au néant – ou à l'anamnèse » (Rey 2008, p. 13).

La langue est mouvante. Dans ce mouvement perpétuel, elle oublie des mots. À consulter le livre d'Edmond Huguet, *Mots disparus ou vieillis depuis le XV<sup>e</sup> siècle*<sup>2</sup>. Ces disparitions sont décidées par qui ? Trop souvent, c'est des « décisions éditoriales, sujettes à discussion, et non pas des données sociales directement perçues » (Rey 2008, p. 14).

Mort des mots ou mort de la langue. C'est plutôt la deuxième. « Fictions : tueurs et sauveurs de mots », intitulé Alain Rey (Rey 2008, p. 15). Oui, il y a des tueurs de mots. C'est des tueurs de vies, d'êtres vivants. C'est des Cinoc, tel le personnage homonyme

<sup>2</sup> Genève, Droz, 1967, reproduction anastatique.

de l'œuvre de Georges Perec, *La vie mode d'emploi. Romans*<sup>3</sup>, dont la profession c'est de rayer des mots.

Alain Duchesne et Thierry Leguay se demandent : « Pourquoi ne dit-on plus que le temps s'*abeausit* ? C'est là pourtant un terme utile, immédiatement compréhensible, et que rien n'a vraiment remplacé. Pourquoi avons-nous abandonné *sade* (antonyme de *maussade* !), *désamour*, *s'acheurter*, *musiquer*, *désheurer* ? Par négligence ou désinvolture ? En matière de langue, le désir s'accommode mal de la fidélité... » (Duchesne, Leguay 2013, p. 9-10).

Est-ce que la langue peut-elle devenir obsolète ? Je ne le pense pas. La langue se déclasse-t-elle ? Encore une fois je ne le pense pas. La langue se transforme, comme un être vivant, et c'est tout. Pas de puritanisme. Pas de connotation pudibonde.

Voyons quelques mots perdus – mais en effet ils sont là, en réserve, pour ressurgir : *s'abeausir*, se mettre au beau ; *acagnarder*, rendre mou ; *alliciant*, qui séduit, qui captive ; *s'assoter*, s'amouracher ; *astré*, éclairé par les astres ; *azurement*, action d'azurer ; *bégauder*, s'amuser ; *bisquer*, éprouver du débit, de la colère ; *blanchoyer*, avoir un reflet blanc ; *bonace*, état de la mer pendant un calme plat ; *braverie*, toilette, beaux habits ; *chatouillant*, qui plaît, qui flatte l'amour-propre ; *cocagne*, temps de réjouissance où l'on boit et mange abondamment ; *concupiscible*, inspiré par le désir de la possession ; *décharmer*, faire cesser un charme ; ébaubi, qui exprime une grande surprise ; émerillonné, vif, éveillé ; *enquinauder*, tromper, enjôler ; *fâcheux*, qui est d'humeur difficile, qui gêne ; *foucade*, plan capricieux et passager ; *fruitage*, fruits bons à manger ; *fruition*, action de jouir de ; *gaudisseur*, -euse, celui, celle qui aime à se gaudir ; *gogaille*, repas joyeux ; *honnir*, couvrir publiquement de honte ; *infatuer*, inspirer un engouement ridicule ; *madré*, marbré, tacheté ; *malepeur*, peur extrême et pressante ; *nuitée*, espace d'une nuit ; *odorer*, flairer, sentir par l'odorat ; *pelle-à-cul*, chaise de jardin ; *punais*, qui sent mauvais, qui rend par le nez une odeur infecte ; *quiet*, tranquille, paisible ; *quinaud*, confus, honteux d'avoir eu le dessous ; *quinte*, caprice, mauvaise humeur qui prend tout à coup ; *raout*, fête où l'on invite des personnes du monde ; *rasséréiné*, rendu serein ; *re souvenir*, remettre en mémoire ; *ripaille*, grande chère ; *tendreté*, qualité de ce qui est tendre, des légumes et des viandes ; *tintinnabuler*, produire un son de clochettes ; *uchronie*, l'histoire refaite telle qu'elle aurait dû être ; *véhémentement*, très fortement ; *vespérie*, réprimande ; *vileté*, bas prix d'une chose, son peu d'importance ; *vulgivague*, qui se livre à l'amour banal, qui se prostitue ; *zest*, *zeste*, interjection familière et ironique dont on se sert pour repousser ce que dit une personne, ou la promptitude ; *zinzolin*, couleur d'un violet rougeâtre<sup>4</sup>.

Arsène Darmesteter commente : « L'état du lexique d'un peuple, à un moment donné, répond nécessairement à l'état des idées qui, à ce moment, s'agitent dans son esprit, et le flux incessant de faits et de pensées qu'emportent les générations dans leur écoulement sans fin laisse sa trace dans le vocabulaire » (Darmesteter 1932, p. 34).

Malheureusement, Arsène Darmesteter ajoute aussi la démocratie parmi les causes qui contribuent à la mort d'un mot (Darmesteter 1932, p. 34)! Puis il retrouve le bon chemin,

<sup>3</sup> Paris, Hachette, 1978.

<sup>4</sup> Pour tous ces exemples, cf. Thierry Prellier, *Petit dictionnaire de mots rares*, Paris, Le Cherche Midi, 2000, « Le Livre de Poche », *ibid.*, passim.

en indiquant des causes historiques, des actions destructrices, enfin des processus sociaux (Darmesteter 1932, p. 149-176).

Christine Jacquet-Pfau signale la bonne route à suivre : il faut aller à la recherche de « la racine mystérieuse », c'est-à-dire faire un « voyage au centre du mot » (Jacquet-Pfau 2008, p. 31-50). : c'est la grande leçon d'Alain Rey, qui, parmi les mots en train de se perdre, signale à juste titre aussi l'immense patrimoine linguistique des dialectes (Rey 2011, p. 303 ; Rey 2008, p. 14).

En me citant, j'aime penser que les mots se perdent dans le vent, comme des étincelles<sup>5</sup> :

*Je voudrais de nouveau souffler le feu  
Dans la cuisine de la maison d'enfance  
Faire partir les étincelles par la cheminée  
Suivre mes rêves là-haut*

*C'étaient des mots  
Brûlant du flambeau d'antan  
Je refaisais la page  
En jouant avec la cendre*

*Les mots se dispersaient-ils dans le vent ?  
Devenaient-ils des étoiles filantes ?*

*Je me laissais aller par mes pensées  
Je suivais les mots jusqu'à la limite  
Au-delà il y avait le désert  
Qui les purifiait des impuretés*

### 3. Mots rares

« Les mots peuvent s'user à la longue ». Et naturellement « des termes, jadis expressifs, faire place à d'autres plus imagés qui s'enrichiront de leur signification, pour s'en voir à leur tour dépouillés par de nouveaux venus » (Darmesteter 1932, p. 35). Thierry Prellier est l'auteur d'un précieux *Petit dictionnaire de mots rares*<sup>6</sup>. Il l'ouvre par l'invitation à ne pas se laisser prendre « par la syndrome de l'à-quoi-boniste » (Prellier 2000, p. 7), face à un mot rare. Les mots soi-disant rares sont comme des fossiles diamantés, dans le dictionnaire. Ils sont là, dans le *Petit Robert* et dans le *Petit Larousse illustré*, mais on ne les touche pas, on ne les consulte pas, si ce n'est que de la part de quelques rares écrivains, passéistes ou snob.

Et ces mots ont toutefois « des choses à [nous] dire » (Prellier 2000, p. 7). Cornons telle page : « Cassez le dos de l'ouvrage sur un coin de table de nuit ou bien soulignez directement dans le texte, laissez une bandelette de papier, notez le numéro de la page, poinçonnez-la, mangez-en un bout... » (Prellier 2000, p. 7-8). Alors le mot rare parle, nous parle, « c'est une fleur » (Prellier 2000, p. 8), une évidence poétique. Il a un sens précis, que d'autres

<sup>5</sup> Giovanni Dotoli, *Voyage des mots*, dessins de Michele Damiani, Paris, A. Baudry, 2011, p. 79.

<sup>6</sup> Prellier Thierry, *Petit dictionnaire de mots rares*, Paris, Le Cherche Midi, 2000, « Le Livre de Poche ».

mots ne réussissent pas à donner. Par exemple, souligne Thierry Prellier, le verbe *endêver*, enrager, s'agacer, qui n'a aucune ambiguïté, par rapport au plus générique *agacer*, et les adjectifs *nacarat*, rouge, et *lilial*, blanc (Prellier 2000, p. 11).

Bien sûr, il faut que l'école soit tolérante à l'égard des enfants, pour ces mots-là. Pas d'effacement à la rage, ni de mépris, ni de hauteur, de la part du professeur, mais des éloges : Arthur Rimbaud n'aurait jamais passé ses examens avec ce genre de professeur ! Voilà un bon conseil : « Offrez les mots de votre collection. Ils ne seront jamais perdus pour vous et prendront, *a contrario*, encore plus de saveur » (Prellier 2000, p. 11).. Les dictionnaires, les lexiques, les glossaires, sont bourrés de ces mots-là. Cherchons-les, aimons-les. Lisons, ou relisons, la littérature et les textes du passé sur cette lignée. Nous découvrirons des mines, des mots abscons bien patentés, des mots qui parlent au cœur.

Voilà quelques pépites de ce trésor : *s'aboucher*, s'accointer, se mettre en rapport ; *aboulie*, absence pathologique de volonté ; *accordance*, façon dont les personnalités s'accordent entre elles ; *accul*, impasse ; *actinie*, anémone de mer ; *affouiller*, creuser par les eaux ; *aggiornamento*, adaptation de quelque chose au progrès ; *aigue-marine*, bleu marine ; *alaire*, relatif aux ailes ; *alliacé*, au goût de l'ail ; *amble*, allure d'un quadrupède avançant deux pattes d'un côté puis deux pattes de l'autre ; *ana*, recueil de mots d'auteurs ; *ansé*, qui porte une anse ; *aquilé*, en forme d'aigle ; *ardre*, brûler ; *avers*, la première face, par opposition au *revers* ; *azurescent*, devenant azuré ; *bahutier*, facteur de bahuts, coffres et malles ; *barrette*, chapeau de prêtre ; *benoît*, plein de douceur ; *bifurqué*, terminé en fourche ; *blèse*, qui prononce mal, qui zézaye ; *boulaie*, lieu planté de bouleaux ; *cadenette*, longue tresse de cheveux portée de chaque côté du visage ; *caracul*, fourrure d'agneau bouclé ; *carole*, danse médiévale ; *chanci*, moisi ; *chat à neuf queues*, fouet ; *chère*, visage ; *codex*, recueil de formules, listes de nomenclatures ; *contadin*, paysan ; *contourner*, tracer le contour, tourner autour ; *coupolé*, couvert d'une coupole ; *culer*, reculer ; *dague*, bois d'un cerf qui n'a qu'un an ; *déchaler*, se retirer, descendre, en parlant de la mer ; *dodine*, *osciller*, en parlant d'un balancier ; *dystonie*, désaccord, défaut de syntonisation ; écrasement, résultat d'un écrasement ; édénique, digne de l'Éden, du Paradis ; *s'éhisser*, s'ouvrir ; *empan*, largeur de main écartée ; *enharmonique*, de même harmonie ; *esquille*, petit éclat de bois ; *exfolier*, détacher par feuilles, desquamer ; *fabulatoire*, qui fabule, qui imagine ; *favonien*, de la nature d'un rayon de miel ; *festiner*, faire festin ; *flaccide*, flasque ; *fumeron*, brandon fumant, tison mal brûlé ; *genêtaie*, lieu planté de genêts ; *gésine*, accouchement ; *glané*, ce qui a été glané ; *goliard*, moine indiscipliné ; *guède*, teinture bleu pastel ; *guttule*, très petite goutte ; *hypnoïde*, d'une nature proche de l'hypnose ; *induré*, rendu dur ; *invention*, découverte d'un trésor ou d'une personne disparue ; *jaboter*, parler beaucoup, pour ne rien dire ; *jeunement*, nouvellement ; *kermès*, insecte et colorant ; *lanugineux*, laineux ; *léta*, mortel ; *lisse*, tringle de bois servant d'appui ; *luminance*, rapport de la lumière renvoyée et de la surface apparente ; *luniforme*, en forme de lune ; *mandore*, instrument de musique proche du luth et de la mandoline ; *marronné*, en forme de marron ; *moine*, chaufferette de lit ; *narré*, récit, narration ; *nymphes*, petites lèvres ; *oblation*, offrande ; *oxymel*, eau plus miel plus vinaigre ; *pacage*, pâturage ; *patène*, petite assiette à hosties ; *patrociner*, prendre sous sa protection patronale ; *peccamineux*, de la nature du péché ; *pers*, couleur entre vert

et bleu ; *phallophore*, qui porte un phallus ; *planer*, aplanir, rendre plan ; *quiller*, taper avec des boules, taper pour renverser ; *rassis*, réfléchi, calme, sans émotion ; *rédimier*, racheter un droit ou une faute ; *réticule*, petit sac à main ; *rioche*, rire avec dédain, dénigrement ; *rotond*, rond ; *sagitté*, en forme de pointe de flèche ; *sarcler*, arracher les mauvaises herbes ; *simarre*, robe longue ancienne, ou des avocats et professeurs ; *taie*, tache blanche sur la cornée de l'œil ; *tépide*, tiède ; *tette*, téton des animaux ; *trisser*, émettre un cri d'hirondelle ; *turquin*, bleu foncé et mat ; *urinal*, flacon où peut pisser un malade alité ; *vénusté*, beauté, gracieuseté ; *volanter*, garnir de volants ; *wiski*, voiture légère tirée par un cheval ; *xénoplasie*, intégration des étrangers ; *yeuse*, chêne-vert ; *zoophyte*, animal ressemblant à une plante.

Aux mots rares qui tendent à disparaître, il faut ajouter « des élégances qui se perdent » (De Romilly 2007, p. 219), « ces grâces subtiles » de la langue française (De Romilly 2007, p. 221), surtout dans la langue orale, dans les mots de l'affection et dans ceux des manières. « Les mots rares sont nécessaires ; un lexique indigent précipitera notre ruine » (Busnel 2004, p. 7).

#### 4. Mots à faire revivre

Bernard Pivot est l'auteur d'un très beau petit livre : *100 mots à sauver*<sup>7</sup>. On les considère comme vieillis, c'est-à-dire en-dehors du temps. Pivot lutte contre l'oubli des mots, contre leur disparition, contre leur perte.

Quelle serait la logique de la disparition, c'est-à-dire de l'arrêté de mort ? Peut-on les sauver ? Peut-on les garder dans le dictionnaire ? C'est ce que je pense. Les racines des mots ne meurent jamais, heureusement. Elles gardent l'ossature centrale de la langue française et de toute langue. Elles vivent comme les racines d'un olivier, même quand elles s'exposent au vent, à la pluie, à la grêle, à la neige. Elles indiquent aux mots la route à suivre. Tel sens, ou tels sens, et pas d'autres, parce qu'il faut que les mots restent dans le cercle large des sens qui les concernent.

Si le sens glisse au-dedans du cercle du mot, tout est possible. Mais parfois il en sort, même trop, ce qui peut donner une phrase telle que la suivante : « c'est galère », pour dire « c'est épouvantablement pénible » (De Romilly 2007, p. 229). Il ne faut pas sauver seulement les arbres, les plantes, les animaux, la nature dans sa pureté, mais aussi les mots. Il faut être écologiste des mots. « Rares sont les personnes émues par la disparition des mots – observe Bernard Pivot –. Ils sont pourtant plus proches de nous que n'importe quel coléoptère. Ils sont dans notre tête, sous nos yeux, sur notre langue, dans nos livres, dans notre mémoire » (Pivot 2004, p. 9). On garde les monuments et les pierres, les bijoux et les objets rares. « Les mots ont pourtant des ailes, des yeux, des becs, des pattes, des queues, des muscles, du souffle, un cœur ; tous possèdent une histoire, un sexe, une âme, une identité, des papiers » (Pivot 2004, p. 10). La perte des mots c'est l'appauvrissement de la langue, du goût, de l'histoire. « Pourquoi tant de mots passent-ils de vie à trépas ? » (Pivot 2004, p.11). Pourquoi partent-ils à la retraite ? Sortir du dictionnaire c'est mourir, perdre sa légitimité, « s'éteindre, se figer à l'état de vestige, de relique ou d'épave » (Pivot 2004, p.11). Il ne faut

<sup>7</sup> Bernard Pivot, *100 mots à sauver*, Paris, Albin Michel, 2004.

pas mettre de côté des mots pour faire place aux nouveaux, dans le dictionnaire. Il y a de la place pour tout le monde, pour les vieux et pour les nouveaux.

Bernard Pivot propose donc de sauver cent mots de ce patrimoine linguistique, avec l'appui du public – l'usage est toujours là. Le public connaît le progrès et la décadence, même s'il a tendance à ne pas enregistrer les mots en décadence ou morts. Le dictionnaire n'a recours qu'à la marque « vieilli », vx, comme s'il voulait respecter la marche du temps du mot, le sentiment du passé, par rapport au sentiment de l'avenir. Alain Rey souligne que « tous les dictionnaires pratiquent le « vieux » et le « vieilli » (c'est le cas, toujours dans la dernière édition du dictionnaire de l'Académie, pour *chaufferie* au sens de « forge », pour *chaufour*, pour *cosсу* à propos des pois, pour *carême-prenant* et pour *chienlit*, jugé : « 1 vieilli et pop., 2 par extension, citant la phrase gaullienne). Mais ces jugements de vieillissement ne peuvent être que subjectifs, outre qu'ils dépendent de l'époque où ils sont émis. Aussi est-il facile de pointer des discordances entre dictionnaires, à une époque donnée, dans leurs jugements sur le vieillissement. Et les choses se compliquent avec des archaïsmes repris dans un registre plaisant, tels *occire* (qu'on trouve dans les dictionnaires les plus récents) ou *génitoires*, les *genitalia* du latin (*genitaires* au XII<sup>e</sup> siècle, *-oires* au XIV<sup>e</sup>). Dans la même famille lexicale, *géniteur*, « celui qui engendre », n'a pas disparu, mais son emploi a fait du latinisme savant médiéval un terme d'abord noble, puis comique, avec, depuis le milieu XIX<sup>e</sup> siècle, un usage sérieux en zoologie et zootechnique » (Rey 2007, p. 23).

Et voilà quelques mots à sauver, d'après Bernard Pivot : *babillard*, qui aime babiller ; *barguigner*, hésiter, ne pas se décider, balancer pour gagner du temps ; *billevesée*, sottise ; *brocard*, moquerie, persiflage, petite flèche railleuse ; *capon*, froussard, poltron, lâche ; *chemineau*, vagabond ; *débagouler*, vomir, ne pas se retenir de proférer des propos désobligeants, voire injurieux ; *derechef*, de nouveau ; étalier, commerçant qui tient un étal de boucherie ; *faix*, charge, fardeau ; *fesse-mathieu*, avare, usurier, pingre ; *goguenardise*, moquerie, raillerie ; *gourgandine*, femme légère ; *hommase*, femme qui ressemble à un homme ; *huis*, porte, entrée ; *jocrisse*, niais, benêt, naïf ; *lupanar*, maison close, bordel ; *mafflu*, qui a de grosses joues ; *mirliflore*, jeune homme élégant ; *moult*, beaucoup ; *nasarde*, coup léger, chiquenaude donnée sur le nez ; *pendard*, coquin, vaurien, fripon, gredin à pendre ; *potron-minet*, postérieur, derrière ; *ribote*, bombance ; *rufian*, entremetteur, suborneur, souteneur, voyou ; *saperlipopette*, juron ; *scrogneugneu*, vieux bougon, vieux ronchon ; *suivez-moi-jeune-homme*, rubans des chapeaux de femmes ; *tire-laine*, bandit ; *torche-cul*, papier-toilette ; *trotte-menu*, qui avance à petits pas ; *venette*, peur ; *vit*, pénis. Ces mots ont une beauté intérieure. Il faut absolument les garder dans le dictionnaire, et s'en servir.

Je souligne aussi l'importance du livre de Jean-Loup Chiflet, *Petit dictionnaire des mots retrouvés*<sup>8</sup>. On y trouve d'autres perles à sauvegarder, tel *jujube*, bébé joufflu, *navet*, petit bateau, et *panique*, arbre à pain. Et d'un autre livre de Bernard Pivot : *100 expressions à sauver*<sup>9</sup>, où on trouvera les diamants d'expressions populaires, de sagesse et d'art de la vie. « Il y a des locutions qui sont de formidables trouvailles », telles que les suivantes : *en baver*

<sup>8</sup> Préface de Jean d'Ormesson, Paris, Mots et C<sup>ie</sup>, 2004.

<sup>9</sup> Bernard Pivot, *100 expressions à sauver*, Paris, Albin Michel, 2008.

*des ronds de chapeau*, indiquant une stupéfaction immense ; *battre la breloque*, fonctionner mal ; *c'est la fin des haricots*, tout est fichu, il n'y a plus d'espoir ; *laisser pisser les mérinos*, laisser courir, laisser aller les choses ; *faire la mijaurée*, adopter un comportement guindé, à chichis ; *faire la sainte Nitouche*, d'une fille aux mœurs légères jouant la pudibonde effarouchée – la sainte qui ne touche pas ; *yoyoter de la touffe*, déraisonner, dire n'importe quoi, être un peu fou » (Pivot 2008, p. 11).

« Reviendront-ils ces mots morts ? /Je les attends /J'en ferai un lit /Sur la table de mémoire » (Dotoli, *Voyage des mots*, p. 19).

Le cimetière des mots est toujours provisoire. L'usage va l'ouvrir, et faire revivre les mots, sans trop de glissements. Les mots à la dérive retrouvent leurs cours, peut-être plus cristallin qu'avant.

## 5. Mots qui seront de l'archéologie

Il est important de traiter la « zone indécise » entre les mots vivants et les mots perdus, souligne Alain Rey, « celle des archaïsmes, ces mots, sens et emplois qualifiés de 'hors d'usage' ou de 'vieux' avec des nuances dont il est difficile de rendre compte » (Rey 2008, p. 10). Alain Rey poursuit : « ces belles vieilleries font le bonheur des recueils fourre-tout, tels ces dictionnaires de synonymes, d'analogies, etc., cumulatifs, qui s'adressent à l'imaginaire et font le désespoir des lexicologues rigoureux » (Rey 2008, p. 12).

François Bocquet est l'auteur d'un livre remarquable, plein d'ironie, intitulé, *Dictionnaire des mots en voie de disparition. L'art de s'accrocher à ce qui n'existe plus et de disparaître avec*<sup>10</sup>. On s'attendrait à une liste d'archaïsmes selon les normes de la linguistique traditionnelle. Pas du tout. Les 'règles' que fixent Arsène Darmesteter pour les archaïsmes (Darmesteter 1932, p. 170-176) n'ont aucune valeur. Il y est question par contre de ce que vont devenir des mots très forts en le dictionnaire de notre époque dans quelque temps, sur la base des changements rapides de notre société. « Pour la première fois l'individu, libéré des frontières de sa famille, de son clan, de son village, de son pays et de sa culture, est confronté à la totalité du monde tout en ayant accès à la quasi-totalité de l'information disponible, celle des vivants comme celle des morts et de leur histoire » (Bocquet 2011, p. 5).

Pensons aux courbes a contrario de la démographie, à la réduction de la quantité des réserves d'énergie, à la mutation que cause la science, à la décroissance évidente qui va s'imposer. Ainsi « bien des mots simples et ordinaires, bien des briques élémentaires de notre pensée, s'effritent en poussière quand on les manipule un peu. Mais comme de longues racines, ils sont si profondément installés dans notre façon de réfléchir ou de réagir qu'ils peuvent encore durer, même sans réalité. Comme des oies sans tête, ils courent encore » (Bocquet 2011, p. 5). La civilisation à venir de l'incertitude va influencer le dictionnaire de la langue française. Les frontières disparues, la rencontre des cultures, le multiculturalisme, vont lui donner la marque de la relativité à la Albert Einstein ?

<sup>10</sup> François Bocquet, *Dictionnaire des mots en voie de disparition. L'art de s'accrocher à ce qui n'existe plus et de disparaître avec*, Héricy, Éditions Performances, 2011.

Faisons des exemples tirés du livre de François Bocquet. Que deviendra le mot *abondance*, face à la crise économique mondiale, et à un nouvel art de vivre qui s'imposera ? Ce sera quoi l'*air pur*, face à la pollution qui attaque toute la planète ? Et l'*automobile*, qui sera bien autre chose à l'égard de l'actuelle ? Un cas spécial est celui du mot *bibliothèque*. Face aux fichiers immatériels de Google, ce mot concernera « e-book, ordinateur, téléphone, télévision, hologramme domestique et, plus tard, implant cérébral placé à la naissance dans le cerveau de l'enfant comme récepteur universel de mots, d'idées ou de perceptions multisensorielles. Ce ne sera donc plus dans la mise à disposition de tel ou tel ouvrage que les bibliothèques pourront conserver leur valeur ajoutée et justifier leur existence » (Bocquet 2011, p. 17).

Le *bureau* sera autre chose. Le *couple* de même. Le mot *croissance* disparaîtra-il comme un fossile ? Et que va signifier *déchets* ? Et *démocratie*, vu qu'elle est attaquée de toute part ? Les *droits de l'homme et du citoyen* vont être bouleversés. École, écrivain, éditeur vont totalement changer de peau. Ne parlons pas du mot *emploi* ! Et puis de *famille*, *fidélité*. Le mot *hypermarché* va remplacer celui de toute sorte de marché. Que va signifier le mot *industrie* ?

Il y avait autre fois le *libraire*. Que deviendra-t-il ? Un conseiller, un expert, un micro-imprimeur ? On dit que quelques métaux n'existeront plus à des dates proches : par exemple, *diamant* (2017), *étain* (2026), *plomb* (2029), *cuivre* (2044), *nickel* (2054). Ces mots disparaîtront-ils du dictionnaire de la langue française dans un siècle ? Et que sera-t-il des mots école, monnaie, nations, nature, ouvrier, papier, passeport, progrès, retraite, salaire, sécurité sociale, téléphone, temple, travail, université, village, et même de *virilité* ? Et l'*ordinateur*, qui change à la vitesse de la lumière, que deviendra-t-il ?

Au cœur du dictionnaire de la langue française, dans cent ans, ces mots seront-ils des archaïsmes ? Seront-ils vieux ? Cela nous confirme que « chaque disparition est dommageable » (Rey 2008, p. 20) et que l'usage continue à gouverner la langue, par ses caprices et ses fleuves sociaux.

Avant de dire qu'un mot est perdu, ou mort, ce qui est pire, il faut posséder toute la langue, et tous ses lieux, ce qui est utopique.

Gardons donc les mots, religieusement.

## 6. Le dictionnaire et les mots

La communauté de la langue française, par le biais du dictionnaire, se reconnaît dans les mots, qui révèlent avoir une « cohérence », un axe, une lignée, tout juste grâce au dictionnaire, d'après Alain Rey, « lorsqu'on parle de la « mort ou même de la disparition des mots, c'est en général pour soupirer, regretter cette perte. Le lexique bouge sans cesse ; plus vite que les sons du langage, beaucoup plus que la syntaxe. En bougeant, il s'enrichit de formes nouvelles, et cette fabrique des signes fait l'objet de la sollicitude des spécialistes, lexicologues et linguistes. Mais seul ceux qui s'intéressent à l'économie générale d'un usage lexical s'attachent à la « sortie d'usage » (Rey 2008, p. 13).

Alain Rey souligne que le dictionnaire présente la date de parution d'un mot, mais jamais celle de sa disparition, qui serait d'ailleurs impensable à définir. Ainsi le soi-

disant archaïsme lui-même se retrouve comme actuel. Il s'est faufile dans quelque mot, en changeant de peau. Tout en étant axé sur le rythme du temps, le dictionnaire non plus ne réussit pas à éviter d'être ambigu. Alain Rey estime que: « toujours en retard sur l'évolution des parlars, aujourd'hui vite enregistrés à l'écrit, que ce soit sur l'écran des ordinateurs ou sur la page imprimée, ils [dictionnaires] s'appuient sur des choix sélectifs fondés sur le passé. Qu'il s'agisse de littérature, de publicité, de droit ou de technique, les mots centraux, les plus fréquents, mêlent réalités récentes et anciennes, et, dans les deux cas, des signes actifs et d'autres passifs, ceux que les oreilles contemporaines entendent en écoutant du Molière ou du Beaumarchais, que ce soit au théâtre, à la radio ou à la télé» (Rey 2008, p. 14-15).

Les mots disparus apparaissent comme des diamants. C'est comme si le dictionnaire et l'utilisateur traitaient la langue telle une citation latine, ce que le gens de droit font tout le temps. Pour être pragmatique, il faut renvoyer à l'histoire de la langue, même la plus lointaine : *dura lex sed lex, in medias res* et *primus inter pares* font plus chic et décidément plus performant que « la loi est dure, mais c'est la loi », « au milieu des choses » et « le premier entre ses égaux ».

Le « fossile » de la langue est présent s'il y a une continuité, comme c'est le cas chez Émile Littré, et dans tous les dictionnaires de la langue française modernes dits généraux ou universels (Rey 2008, p. 12). Il est franchement difficile de parler de vie et de mort des mots. Aucun médecin ne peut certifier ni l'une ni l'autre, même pas le dictionnaire, qui essaie de toujours approcher la réalité pragmatique de la langue. D'après Alain Rey, « les notions mêmes de « fonctionnement », d' « usage » et métaphoriquement de « vie » et donc conversément de « mort », de « disparition », de « mise à la retraite », métaphore moins dramatique, sont indécises, floues, ambiguës. Un signe dans un lexique peut être connu sans être employé, ou bien employé sans être tout à fait compris. La fréquence d'usage, qui implique une connaissance au moins partielle et active, ne correspond pas à la présence passive, celle qu'assure la lecture ou l'audition des textes du passé. Chaque génération a ses propres modes, ses habitudes, ses interdits, ses tabous. Des archaïsmes avérés peuvent survivre dans des contextes particuliers » (Rey 2008, p. 12).

Le point de vue du dictionnaire de la langue française est toujours contemporain. Il renvoie le discours sur la diachronie à la lexicologie historique, sauf quand il se dénomme précisément comme « historique ». Il se comporte un peu comme Honoré de Balzac dans un article du 22 mai 1830, intitulé *Les mots à la mode* : « Aujourd'hui, il faut que les livres, comme toutes les choses au surplus, aient de l'actualité », surtout les mots, naturellement. « Le lendemain presque tout le monde se servira du mot *actualité* », poursuit Balzac, en ajoutant qu'« il faut avoir un tact immense pour deviner ce qu'un mot a de vie » (De Balzac 1996, p. 750 et 754), qualité qu'il prouve d'admirablement posséder, étant donné que tous les mots et expressions à la mode qu'il cite resteront, par exemple : *tigre, distingué, actualité, remarquablement, providentiel, agencement, étourdissant, divin, adorable, merveilleux, culminant, turpide, stupide, galbe, vulgarité, fabulation, trilogie, objectivité, subjectivité, identité, variété, simultanéité, fugitivité, idéalisme, dogmatisme, criticisme, bouddhisme, prodrome, parlotte, affection, sensation, inspiration, argumentation, homme causant, il y a de la poésie, il y a du drame là, c'est nature, gêner son existence, marche plus rationnelle*. Je

souligne enfin la « diction » *phraséologie technologique*, très prémonitoire pour cette aube du troisième millénaire.

Des éclairs relancent parfois un mot perdu ou simplement mis en stand-by. C'est le cas, par exemple – rappelle Alain Rey –, de *chienlit* repris par le général Charles De Gaulle durant les jours révolutionnaires de mai 1968, et du mot rimbaldien *abracadabradantesque* – Honoré de Balzac emploie déjà le mot *abracadabra* –, lancé par le président de la République Jacques Chirac, d'après une suggestion de l'alors secrétaire général de l'Élysée, Dominique de Villepin, grand connaisseur du poète d'*Une saison en enfer*.

Alain Rey rappelle que Raymond Queneau, ce saltimbanque jongleur des mots, est l'auteur du poème *La chair chaude des mots*, dans son recueil *Le Chien à la mandoline*. Nous lisons dans ce poème<sup>11</sup> :

*Prends ces mots dans tes mains et sens leurs pieds agiles  
Et sens leur cœur qui bat comme celui du chien  
Caresse donc leur poil pour qu'ils restent tranquilles  
Mets-les sur tes genoux pour qu'ils ne disent rien*

*Une niche de sons devenus inutiles  
Abrite des rongeurs l'ordre académique  
Rustiques on les dits mais les mots sont fragiles  
Et leur mort bien souvent de trop s'essouffler vient*

*Alors on le dispose en grands cimetières  
Que les esprits fripons nomment des dictionnaires  
Et les penseurs chagrins des alphadécédets...*

Mais à quoi bon pleurer sur des faits si primaires  
Si simples éloquents connus élémentaires  
Prends ces mots dans tes mains et vois comme ils sont faits

Le dictionnaire de la langue française serait-il un cimetière du temps de la langue ? Je ne le pense pas. Alain Rey commente avec douceur et précision : « En effet, un mot du dictionnaire n'est plus un mot « vivant », en usage, saisi au vol dans une conversation, ou bien lu dans son journal. [...] Toutes sortes de vocables s'y retrouvent dans l'alignement faussement unifiant de l'ordre alpha-bétique, dans d'identiques petits cercueils : « décédets », écrit Raymond Queneau. L'image est forte, mais inexacte. Les mots du dictionnaire ne sont pas les victimes d'un vaste génocide lexical. Le vocabulaire réel et actif, d'ailleurs, s'en moque. Ce sont plutôt des « immortelles », des fleurs séchées, des fleurs qui, remises dans l'eau, revivent » (Rey 2008, p. 18).

Le dictionnaire est le film plus que la photographie de la langue française. La photographie est morte. Le film est vivant. Je propose une comparaison entre cinéma et dictionnaire, musique et dictionnaire. Le cinéma est la tentative suprême de vaincre la mort, de redonner la vie à la vie qui passe et meurt lentement. La musique est le bloc du temps,

<sup>11</sup> Raymond Queneau, *Le Chien à la mandoline*, Paris, Gallimard, 1965, p. 195-196.

par son langage universel. Ce sont deux observations que l'inventeur de l'esthétique du cinéma Ricciotto Canudo fait souvent dans les années 1919-1923. Le cinéma et la musique expriment le langage du mouvement : le dictionnaire fait exactement la même chose, pour le mouvement du temps de la langue. Ses signes sautent aux yeux comme de petits poissons dans un bassin. Au fond, les philologues et les historiens de la langue agissent de la même façon : ils partent à la chasse de la vie de la langue, qui fut, et qui l'est encore, dans ses épigones en usage.

Je répète que Jean-Claude Rimbault calcule dix mille mots disparus dans le *Petit Larousse*, d'après les éditions de 1906, 1952, 1972 et 2002 (Rimbault 2006, p.393). Ont-ils vraiment disparu ? Où sont-ils finis ? Pourquoi de temps à autre réapparaissent-ils, parfois comme de l'or qui va nous sauver du silence de la langue ? Alain Rey commente-estime que « le recul d'usage, la chute de fréquence, la perte de spontanéité à l'égard de tel vocable ou de tel sens s'apprécie intuitivement, en l'absence de données objectives. On peut certes, grâce à l'observation des textes dans une période donnée – qui peut aller, pour la langue française, de mille à un an – établir des tables de fréquence. Mais elles ne concernent que l'usage écrit, en majorité littéraire. On y ajoute les répertoires de mots, glossaires, lexiques, dictionnaires, qui fournissent des données beaucoup moins directes, car leur rôle est en partie de conserver les clés des usages du passé. On saura ainsi quand et dans quelle proportion le mot *honneur* a reculé, du XVII<sup>e</sup> siècle à nos jours, mais l'information sera partielle, insuffisante, si on n'extrait pas, de l'ensemble connu des occurrences, des expressions comme *en votre / en son honneur*, ou bien si on ne distingue pas l'*honneur* et les *honneurs*, ni le groupe de mots institutionnel qu'est *légion d'honneur* » (Rey 2008, p. 19)

Nous jouons avec les mots. Ils font partie de notre vie quotidienne, de notre bonne humeur et de notre angoisse et tristesse. Les mots sont en vie s'ils sont dans la vie. Au fond, le dictionnaire de la langue française, tout en étant fictif comme tout dictionnaire, leur donne du souffle.

Dans l'article de *Lire* intitulé « Comment sauver les mots », écrit à la gloire du chevalier luttant contre les ennemis de ces pauvres victimes du délaissement, on lit que B. Pivot « part en croisade pour tenter de sauver ces mots en déclin, désignés comme vieilliss par les dictionnaires ».

De son côté, le « blog » (mot qui vient d'y entrer, dans ces dictionnaires) des correcteurs du Monde, plaisamment intitulé « Langue sauce piquante », déplore que tant de mots si utiles soient « chassés sans façon des dictionnaires pour faire de la place aux nouveaux entrants ». Ce qui donne lieu à l'image du dictionnaire-cimetière, nécropole ou cénotaphe.

Le dictionnaire est-il le lieu de sauvetage des mots ? Guérit-il la maladie des mots qui vieillissent, les mots malades, précisément, de la maladie du temps qui s'écoule ? Je le pense. Le dictionnaire de la langue française n'est pas un paradis, bien sûr, mais ce n'est pas le purgatoire non plus, ni l'enfer, à plus forte raison. *Il est*. Et il se comporte comme il peut, face à l'écoulement du temps. Il n'oublie parfois pas les grands-pères et les grands-mères, les patois et les dialectes, pour certifier le lieu et le temps de la langue.

Les mots ne connaissent pas la catégorie de la beauté elle-même. Tous les mots sont beaux. Ils ne connaissent que la beauté de la poésie. Tel mot pourrait se révéler comme

plus poétique qu'un autre (Cf. Dotoli 2008) – mais ce sera toujours une affaire individuelle. Les mots ne peuvent disparaître – pour réapparaître, peut-être – que s'il y a des questions graves évidentes : mot trop court et imprononçable (*ef* = abeille), mot trop irrégulier (*choir* = tomber), mot rappelant un élément de vulgarité (*conil* ou *conin* = lapin). Tel mot jugé ridicule par les dictionnaires du XVII<sup>e</sup> siècle, tels *souci*, *volontiers*, *étrangeté*, *incorrect*, deviendra un jour un mot courant. Le temps du dictionnaire de la langue française se révèle comme un accordéon.

Le lexique suit la loi du temps, comme l'être humain et toute chose. La morphologie lexicale accompagne l'histoire du mot dans le dictionnaire de la langue française. Il part d'une unité lexicale de base, pour signaler les dérivés parasyntétiques (*lire* → *lisible* → *illisible* ; *bouffer* → *bouffe*), la catégorie grammaticale, le sens du morphème lié (*able* → *mangeable*, *faisable*), sur l'axe de la créativité (*quatre-vingts*, *vingtaine*), jusqu'à créer des expressions figées, comme le prouve toutes les recherches de Salah Mejri (Cf. Gross 1996).

De *galère*, le dictionnaire enregistre *galérer*, « effectuer des déplacements » ou « faire des efforts considérables, sans aboutir à rien » ; de *s'éclater*, l'on aura éclatant, « qui procure du plaisir ». Les abréviations abondent désormais : *accro* pour *accroché*, *ado* pour *adolescent*, *appart* pour *appartement*, *caric* pour *caricature*, *cata* pour *catastrophe*, *doc* pour *documentation*, *pro* pour *professionnel*, *pub* pour *publicité* (Walter 2008, p. 363), *beaujo* pour *beaujolais*, *intox* pour *intoxication*, *mob* pour *mobyette*, *stup* pour *stupéfiant*, *apéro* pour *apéritif*, *dico* pour *dictionnaire* (Rey-Debove, Rey 1993, p. XVII), *parano* pour *paranoïaque*. « Plusieurs formes [sont] liées au même contenu » (Rey-Debove 1971, p. 140-141), par exemple autour de la forme *radio*. Créativité et nouveauté se travaillent à l'unisson. Nous lisons dans la *Préface* au *Nouveau Petit Robert* qu'en français les mots savants sont « traditionnellement formés avec des radicaux latins (*octogénaire*) ou grecs (*stéthoscope*), parfois hybrides (*monocle*), ces derniers autrefois critiqués par les puristes. « Aujourd'hui on va plus loin : un très grand nombre de mots mêlent le grec ou le latin au français, et ce modèle est de plus en plus en plus productif (*stratosphère*, *agroalimentaire*, *écomusée*, *hydrocarbure*, *narcotrafiquant*, *hélicoptère*, *voyoucratie*, *boulodrome*, *pochothèque*, *fraisiculteur* [avec ajout d'un *o* ou d'un *i* de liaison]).

Parfois même on compose de cette façon avec deux mots français (*placoplâtre*, *alcalinoterreux*, *riziculture*). Cette composition des mots reste « savante » dans la mesure où l'ordre des mots est inversé par rapport à la désignation ordinaire (*placoplâtre* : *plâtre en plaques* ; *riziculture* : *culture du riz* ; *filoguidé* : *guidé par un fil*). Nous pouvons donc maintenant, comme les anglophones, produire des composés courants de ce type tout en disposant du système sans inversion du type *jupe-culotte*, *voiture-bar* ou *abribus*. De plus l'adjonction du *o* ou du *i* de liaison produit en fait un nouvel élément : *placo-*, *filo-*, *rizi-* etc. Déjà, nous avons légitimé *moto-* de moteur (*motocycle*, *mototracteur*, etc.), *toxico-* de toxique (*toxicomane*), *séro-* de sérum (*sérodiagnostic*).

On voit comment, partie des règles très contraignantes, la composition des mots, s'est libérée au profit de la néologie. Il n'est plus possible aujourd'hui de dire que la morphologie lexicale du français est une entrave à la créativité. Ce point de vue puriste est dépassé par les faits, et il faut accepter qu'une langue vivante change de normes, quitte à rester réservés

par rapport au procédé pris à l'anglais des **mots-valises**, fermé, non sur des éléments signifiants, mais sur des syllabes (*téléthon*, *handisport* et bien d'autres) » (Rey-Debove, Rey 1993, p. XVI-XVII).

Le dictionnaire de la langue française est la radiographie de l'évolution du lexique français. Il conte les formations savantes et les populaires, les doublets étymologiques (*sureté* et *sécurité* de *securitas*, *douer* et *doter* de *dotare*, *communier* et *communiquer* de *comunicare*, *aigre* et *âcre* de *acrem*, *essaim* et *examen* d'*examen*). Le voilà donc suivre le temps des ajouts (*chimie* → *biochimie*), des suppressions (*intellectuel* → *intello*), des siglaisons, pointues ou non pointues (*SIDA*, syndrome immuno-déficientaire acquis, *TGV*, train à grande vitesse, *BNP*, Banque nationale de Paris, *CRS*, agent des Compagnies républicaines de sécurité, *RMN*, résonance magnétique nucléaire, *RMI*, revenu minimum d'insertion, *CSG*, contribution sociale généralisée, *SDF*, sans domicile fixe, *OTAN*, Organisation du Traité de l'Atlantique Nord, *DRH*, directeur des ressources humaines, *BHV*, bazar de l'hôtel de ville, *CGT*, Chambre général du travail, *BD*, bande dessinée), des contractions (*héliport*, de *hélicoptère* + *aéroport*), des nouvelles locutions (*une rencontre de troisième type*, *bordel de merde*).

Bernard Pivot a inventé une nouvelle discipline, l'écologie des mots (Pivot 2004, p. 9) pour la sauvegarde des mots qui ont tendance à disparaître. Le dictionnaire devra être une « vigie » et pas un « vigile » ou un « médecin légiste » de la langue (Busnel 2004, p. 7). Son histoire est une histoire de mots et pas de « maux » (Lorca 2004, p. 26). Il reflète « l'histoire des mentalités, de l'évolution de la science et des mœurs » (Pivot 2008, p. 11). Il ne devra jamais être une « nécropole » (Pivot 2008, p. 12).

Le dictionnaire de la langue française cumule les états de la langue, en suit l'évolution de système, fait l'inventaire de la vie des mots, se révèle comme un cercle englobant le temps : c'est le plus beau dossier de présentation d'une communauté parlante, celle de la France et des pays qui ont choisi la langue française en partage de communication, de culture et d'amour.

## 7. Le dictionnaire ou la vie des mots

Alain Rey remarque que la question du temps est essentielle dans la vie des mots et dans le dictionnaire. L'amour des mots, sentiment qui habite les écrivains et la plupart de leurs lecteurs, les conteurs et leurs auditeurs, conduit à savourer et à exalter, sans bien faire le partage, leur forme sonore ou graphique, le rapport jugé harmonieux entre cette forme et une ou plusieurs significations, une évocation agréable (*parfum* paraîtra inéluctablement plus « beau » que *puanteur*, *odeur* étant neutre), une origine ressentie, ou toute autre caractéristique du signe. Parmi ces caractéristiques, le sentiment du temps, qui n'est guère étudié, me paraît essentiel. Certains mots ou expressions, en effet, apportent avec eux la quasi-certitude d'un lointain passé conservé, et, dans la métaphore biologique, d'une longue vie, ce qui peut engendrer soit le respect et l'attendrissement nostalgique – quand le mot est devenu rare, ce qui le rend précieux –, soit l'ennui et la satiété. D'autres procurent une impression de nouveauté et peuvent s'inscrire dans le « goût du jour », peut-être dans la catégorie de ces « mots à la mode » dont Balzac a si bien parlé (Rey 2008, p. 26-27).

Dans le dictionnaire de la langue française, les marques d'usage agissent comme un réseau d'ordre général, une araignée, une toile qui situent les mots entre le « vieilli » et l'activité du présent. Nous constatons des hauts et des bas, des notes au-dedans de la partie et des notes qui s'éloignent de la portée des cinq lignes de la musique écrite.

En 1998, informe Alain Rey, Jean-Marc Mandosio enregistre les mots obsolètes du dictionnaire d'Antoine Furetière, daté de 1690, trois siècles avant (Furetière 1998). C'est un exercice vain, comme celui du rajeunissement des dictionnaires du passé. C'est comme si nous voulions affirmer que *Les fleurs du mal* ou *Madame Bovary* ne sont plus actuels, s'agissant d'œuvres datées dans leur temps. J'affirme encore une fois que le dictionnaire est une œuvre à plein titre, un long poème ou un roman de la langue, et qu'il se comporte par conséquent comme l'ouvrage d'un auteur à plein titre. Il reste classique, lisible et tout près de nous, tout en gardant l'atmosphère de la langue de son époque. Et d'ailleurs, comment calculer l'obsolescence d'un mot ? Comment pouvoir définir qu'il est sorti d'usage ? Le dictionnaire de la langue française ne tue pas les mots, même quand il les met des côté : il en suit l'histoire, la « disponibilité », la « docilité » (Pivot 2011, p. 238). Il sait que « certains bondissent comme des lutins, des diables, [et que] d'autres se traînent comme des clampins ». Même quand ils ne sentent plus, cachés « dans l'arrière du palais » (Pivot 2011, p. 239), ils continuent à parler. Je suis ému par leur vie, par leur histoire, leur traversée du temps. Je les garderais tous, dans un cercle de système.

Alain Rey poursuit son commentaire, à propos du rajeunissement des vieux dictionnaires. Ce sont des mots à fonctionnement avéré qui font l'objet des regrets endeuillés et des tentatives de sauvetage. L'existence des séries de dictionnaires sans cesse mis à jour, avec leurs nombreux ajouts entraînant une inflation permanente, entraîne forcément, pour ne pas aboutir à des monstres éditoriaux, des suppressions. Celles-ci sont inspirées par une évolution effective de l'usage mais ne doivent pas être confondues avec elle, et l'on peut supprimer une entrée, sous la pression technique et économique, pour cent raisons : sortie d'usage ressentie, sans doute, mais aussi convenance sociale. Ainsi, alors que la levée des tabous sociaux a permis l'apparition, après le milieu du XX<sup>e</sup> siècle, de nombreux « gros mots » que les dictionnaires du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle ne retenaient pas, en même temps d'autres tabous apparurent. Personne ne vient proposer de sauver les injures racistes éliminées des recueils bien pensants alors qu'ils étaient (malheureusement) encore bien vivants (Rey 2008, p. 28).

Le pauvre dictionnaire de la langue française devient fou. Il fait entrer et sortir des mots – quelle intéressante recherche à faire, à ce propos, dans le *Petit Larousse illustré*, dans le *Petit Robert* et dans le *Dixel*, devenu *Petit Robert illustré*, par exemple). Bernard Pivot observe que « les mots sont des êtres vivants » et qu'« ils ont une présence presque sensuelle » (Pivot 2011, p. 238). Qu'il a raison ! Dans son article *Comment sauver les mots*, Alexis Lorca (Lorca 2004) remarque que le dictionnaire de la langue française est parfois un tueur de mots. À l'unisson avec Bernard Pivot, il observe que les mots *peccamineux*, *clampin* et *génitoires* sont absents dans le *Petit Larousse illustré* et le *Petit Robert* (Lorca 2004, p. 32). Miracle : on les y retrouve en 2008.

De quoi meurent les mots ? De quelle mystérieuse maladie ? Quel antibiotique les fait renaître et réapparaître dans le dictionnaire ? Voilà un travail sublime à réaliser, sur

le rythme du temps, dans les grands dictionnaires de la langue française, du *Dictionnaire français contenant les mots et les choses* de César-Pierre Richelet au *Dixel*, au *Petit Larousse* et au *Petit Robert* millésimés 2015. Le dictionnaire serait-il « un hôpital mal géré » (Rey 2008, p. 29) ? La vérité est celle que propose Alain Rey : « Les dictionnaires ne soignent ni ne tuent les mots. La vérité est qu'ils sont soumis à des contraintes et à une dose d'arbitraire impossible à éliminer » (Rey 2008, p. 29).

Malgré cet arbitraire impossible à effacer – c'est l'arbitraire de la vie et de la poésie de la vie –, les mots ont leur vie à eux, qui est une vie d'« immortels », comme l'observe Alain Rey. Arsène Darmesteter, cet immense coauteur du *Dictionnaire général de la langue française*, est l'auteur d'un livre précisément intitulé *La vie des mots*<sup>12</sup>, que j'ai souvent cité. Ce dictionnariste écrit : « dans l'état le plus habituel du langage, les mots conservent leur sens propre ; ils restent attachés aux objets qu'ils désignent et le rapport demeure constant entre le signe et la chose signifiée. C'est ainsi que, malgré les déformations que les lois de la phonétique ont imposées aux mots latins dans leur passage aux langues romanes, nombre d'entre eux ont continué, dans les idiomes nouveaux, à exprimer les mêmes idées, à éveiller les mêmes images » (Darmesteter 1932, p. 35).

Arsène Darmesteter fait la liste d'une immense quantité de mots qui gardent en français le même sens qu'à l'époque latine, après deux mille ans. Il observe aussi que si l'on faisait cette analyse sur les mots provenant de la langue indo-européenne primitive, on aurait ce même résultat. C'est la preuve d'une certaine pérennité de la langue française, « depuis des milliers d'années » (Darmesteter 1932, p. 35-36), par exemple pour les noms des nombres.

Mais le sens du temps n'est jamais absent, dans le dictionnaire de la langue française. Arsène Darmesteter poursuit : « pour nous en tenir à la France et au français, l'Église, les institutions féodales, les croisades, les progrès de la royauté, le triomphe du droit romain sur le droit coutumier, la Renaissance, la Réforme, les humanités, la monarchie absolue, l'immense développement des sciences aux temps modernes, l'avènement de la démocratie, voilà autant de causes, pour ne citer que les plus notables, qui ont contribué aux transformations de la civilisation française, sans parler de celles qu'apportent dans les mœurs le cours naturel du temps, dans les esprits l'action incessante d'une littérature qui depuis le XI<sup>e</sup> siècle n'a pas eu une heure de sommeil » (Darmesteter 1932, p. 37).

Que de faits, que d'idées nouvelles ont dû ainsi pénétrer dans le trésor de la pensée commune ! Pour l'expression de ces faits et de ces idées, la langue a recouru à des mots nouveaux ; mais très souvent aussi, elle s'est contentée d'appliquer un ancien mot à l'expression d'une chose nouvelle.

Il y a aussi des raisons « plus intimes, plus profondes, plus mystérieuses » (Darmesteter 1932, p. 38), qui sont à la base du temps des mots : « Quels sont les modes logiques suivant lesquels se produisent ces changements ? Quelles en sont les raisons psychologiques ou morales ? Enfin, comment ces mots, ces sens nouveaux pénètrent-ils dans la langue et l'affectent-ils ? Voilà les trois questions auxquelles se ramène la question unique posée au commencement de cette partie : *Comment naissent les mots ?* » (Darmesteter 1932, p. 38).

Le dictionnaire-poème revient à mon esprit, avec tout son bagage connoté de rêve et d'envol. Je constate qu'au XX<sup>e</sup> siècle l'évolution du dictionnaire de la langue française

<sup>12</sup> Arsène Darmesteter, *La vie des mots étudiée dans leurs significations*. Paris : Delegrave, 1932, p. 32.

s'axe de plus en plus sur le regard pointé vers la marche du temps (Rey-Debove, 1998, p. 235-242). La morphologie s'améliore. Les entrées phonétiques se développent. La définition s'achemine sur la phrase. Le métalangage gagne de plus en plus d'espace, d'après une « connotation autonymique » (Rey-Debove, 1998, p. 240). L'exemple se précise, sur le littéraire et le non littéraire, le culturel et le fonctionnel. L'onomasiologie dépasse la sémasiologie. La polarisation du mot accorde le décodage et l'encodage, sur le rythme d'une musique.

Mais le dictionnaire de la langue française ne quitte jamais le chemin de la poésie, « car si le dictionnaire a parfois de la justesse et de l'agrément, c'est que le métalangage naturel présente, comme le langage, des règles, des exceptions, de l'implicite, des surprises, des ratés, dont ni les théories linguistiques ni l'informatisation ne peuvent rendre compte » (Rey-Debove, 1998, p. 244).

Le mot du dictionnaire de la langue française m'apparaît comme un symbole du *zapping*. Dictionnaire et usager zappent à l'unisson. Ils se glissent parmi les mots, « zapping machine » en mains, font des hyper-choix, sont curieux du temps des mots, dans la fidélité à la tradition et à la joie de la nouveauté, bercés par le temps (Cf. Lévy 2006 ; 2008).

Je voudrais achever mes réflexions par une note poétique d'Alain Rey, sur le mot *clac*:

« Onomatopée s'il en fut jamais, *clac* est l'intime de *clac* – on se demande pourquoi la langue française n'a pas aimé *cloc*, *clouc* ni *cluc*... – pour évoquer un petit bruit dont la sécheresse, avec ce hic final, est adouci par un *l*. Par l'entremise de l'anglo-américain *click*, qui est aussi un déclac, notre bon vieux clic s'est vaillamment mis à l'informatique, avec un compère au nom mal foutu en français, M. Double-clic. Le verbe *cliquer* et le *laideron* double-cliquer ont suivi. Passons sur leur généalogie et saluons les effets merveilleux du cliquage : un simple clic, et le monde vient à nous » (Rey 2010, p. 5).

Nous *cliquons* sur le dictionnaire de la langue française, sur papier ou sur support informatique, et un effet merveilleux est garanti : nous allons voyager par le temps de la langue, main dans la main avec les mots, nos camarades et nos points de repère de l'infini. Josette Rey-Debove et Alain Rey concluent de la façon suivante leur fondamentale préface au *Nouveau Petit Robert* : « la lexicographie de la langue française forme une longue chaîne de savoirs à la fois érudits et artisanaux, où s'affirment parfois le génie de la langue française et la richesse spécifique des cultures qu'elle exprime. S'inscrire dans cette tradition suppose une innovation continue et une durable passion impliquant une foi solide dans l'avenir du français » (Rey-Debove, Rey 1993, p. XXIII). Le lexique est un « terrain privilégié » du temps, par ses articulations du sens, du discours, de la parole et de sa « réalisation » (Rey 1973, p. 67), la communication.

Je pense à cette affirmation du poète Salah Stétié : « Les mots sont un licou et le temps nous conduit / Vers quoi ? » (Stétié 2011, p. 47). D'ailleurs, souligne Jean de La Bruyère : « Qui pourrait rendre raison de la fortune de certains mots, et de la proscription de quelques autres ? » (De La Bruyère 1951, p. 432).

Je suis convaincu que le dictionnaire de la langue française est tout, l'histoire, la mémoire, la musique, le film du savoir d'un monde : celui de la France et des pays de la francophonie, et de tous les pays qui gardent leur amour pour cette langue de la liberté. Je partage l'avis d'Émile Littré : « Des mots tombent en désuétude ; mais, dans plus d'un

cas, il est difficile de dire si tel mot doit définitivement être rayé de la langue vivante, rangé parmi les termes vieillis dont l'usage est entièrement abandonné qu'on ne comprend même plus » (Cf Duchesne, Leguay 2013, p. 267).

Oui, « l'histoire des mots a ses surprises » (De Romilly 2007, p. 175) et quelles surprises ! Ce qui est un bon signe de vitalité. La langue française est-elle menacée ? On le dit, trop souvent. Je ne le pense pas. Par contre, elle se porte tellement bien, qu'elle se révèle comme capable de suivre tous les changements de notre folle époque. Ne laissons pas la langue aux censeurs, aux jargonneux et aux « crisistes »<sup>13</sup> !

Langue pauvre, relations humaines encore plus pauvres ! Nous préférons : langue riche – de toute sorte de mots –, relations encore plus riches.

### Références bibliographiques

- BOCQUET, F., 2011. *Dictionnaire des mots en voie de disparition. L'art de s'accrocher à ce qui n'existe plus et de disparaître avec*. Héricy : Éditions Performances.
- BUSNEL, F., 2004. *Les carnets de F. B. Lire*, mars.
- CUNITA, A., 2012. *Le lexique est la mesure de toute chose*. In : François Gaudin (éditeur), *Alain Rey, vocabuliste français*. Limoges : Lambert-Lucas.
- DARMESTER, A., 1932. *La vie des mots étudiée dans leurs significations*. Paris: Delagrave.
- DE LA BRUYERE, J., 1951. *Les caractères*, édition établie et annotée par Julien Benda. Paris : Gallimard.
- DOTOLI, G., 2008. *Dictionnaire des citations de mon cœur. Alphabet poétique*, préface d'Alain Rey. Paris : Alain Baudry et Cie.
- DOTOLI, G., 2011. *Voyage des mots*. Dessins de Michele Damiani. Paris : A. Baudry.
- DUCHESNE A., LEGUAY T., 2013. *Dictionnaire des mots oubliés*. Paris : Larousse.
- FURETIERE, A., 1998. *Les mots obsolètes*, articles choisis et présentés par Jean-Marc Mandosio. Cadeilhan : Éditions Zulma.
- GROSS, G., 1996. *Les expressions figées en français*. Paris : Ophrys.
- HORACE, 1681. *L'Art poétique*, in *Les œuvres d'Horace*, traduites en français, avec des notes et des remarques critiques sur tout l'ouvrage, par M. [André] Dacier, 10 vol., X. Paris : D. Thierry – Claude Barbin.
- JACQUET-PFAU, C., 2008. *Voyage au centre du mot : la racine mystérieuse*. In : Claude Gruaz (sous la direction de), *À la recherche du mot : de la langue au discours*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas, p. 31–50.
- LEVY, M., 2008. *Les 100 mots de la communication*. Paris : Presses Universitaires de France.
- LEVY, M., 2006. *100 mots pour comprendre l'actualité*. Paris : Presses Universitaires de France.
- LORCA, A., avec la collaboration de Marie Gobin, 2004. *Comment sauver les mots*. « Lire », mars, p. 26.
- ORSENNA, E., 2001. *La grammaire est une chanson douce*. Paris: Stock.
- PIVOT, B., 2011. *Les mots de ma vie*. Paris : Albin Michel.
- PIVOT, B., 2004. *100 mots à sauver*. Paris: Albin Michel.
- PIVOT, B., 2008. *100 expressions à sauver*. Paris: Albin Michel.
- PRELLIER, T., 2000. *Petit dictionnaire de mots rares*. Paris : Le Cherche Midi
- RAIMBAULT, J.-C., 2006. *Les disparus du XX<sup>e</sup> siècle : les 10 000 mots disparus et les 18 000 mots apparus au XX<sup>e</sup> siècle*. Nantes : Éditions du Temps.

<sup>13</sup> C'est un néologisme que j'emprunte à Henri Meschonnic, *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*, Paris, Hachette, 1997, p. 383.

REY, A., 2008. *Les mots, des immortels ?*, préface à Héloïse Neefs, *Les disparus du Littré*, préface d'Alain Rey. Paris : Fayard.

REY, A., *Les dix mots vus par A. R.*, Paris, Semaine de la langue française des mots pour demain, s. d. [2010], p. [5].

REY, A., 1973. *Langage et temporalité*. *Langages*, 32, décembre.

REY, A., 2011. *Dictionnaire amoureux des dictionnaires*. Paris : Plon.

REY-DEBOVE, J., REY, A., 1993. *Préface à Le Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, nouvelle édition du *Petit Robert de Paul Robert*, texte remanié et amplifié sous la direction de J. R.-D. et A. R. Paris : Le Robert.

REY-DEBOVE, J., 1971. *Étude linguistique et sémiotique des dictionnaires français contemporains*.

DE ROMILLY, J., 2007. *Dans le jardin des mots*. Paris : Éditions de Fallois.

STETIE, S., 2011. *Dans le miroir des arbres*. Fata Morgana.

WALTER, Henriette, 2008. *Le français dans tous les sens. Grandes et petites histoires de notre langue*, préface d'André Martinet. Paris : Robert Laffont.

## Giovanni Dotoli

University of Bari Aldo Moro

*Research interests: lexicography and lexicology*

## DICTIONARY OR THE LIFE OF WORDS

### Summary

In this essay, I try to analyze the whole life of words, the reasons for their disappearance or transformation into rare words, attempts to revive them, their death, their links with the French language dictionary.

In the book entitled “How the words are born”, Arsene Darmesteter is trying to identify the reasons for their changes during their history. I prove that words follow the law of biology. Can language become obsolete? I demonstrate that it becomes like a living being. Rare words are like diamond fossils in French language dictionary. Dictionaries and lexicons are packed with those words.

I wonder, what would be the logic of the disappearance of the words? The roots of words never die. The cemetery of words is always provisional. The usage lets them revive.

Our civilization, based on uncertainty, is going to influence the dictionary. As a consequence of the removal of borders, meetings and multiculturalism give it the mark of relativity. The community of the French language, through the dictionary, recognizes itself in the coherence of words.

Of what do words die? What antibiotic let them revive? I prove that the dictionary is all: history, memory, music and the film of the knowledge of words. And I exclaim, let's not leave the language to censors.

We *click* on the dictionary of the French language, and a wonderful effect is guaranteed: we will travel through the time of the language, hand in hand with words. The lexicon is a “fertile ground” of the time, through its joints of meaning, of speech and of communication.

The dictionary of the French language has its surprises, which is a good sign of vitality.

French language is threatened? They say that. I don't think so. It looks so good that it reveals itself as able to track all the changes of our time. Consult the dictionary to have proof.

KEY WORDS: life of words, reasons for their disappearance or transformation, French language dictionary.